

La carte du silence...

Le mur était encore humide de colle et de peinture fraîche. Quelqu'un venait d'y tracer en grandes lettres rouges :

« **Sous les pavés, la plage.** »

Elle était debout devant le slogan comme devant une promesse. Lui se tenait juste derrière elle, sans même qu'elle ne l'ait senti arriver.

Ils ne se connaissaient pas encore, mais regardaient la même phrase avec le même sourire convaincu — celui des jeunes gens qui pensaient que le monde devait être réinventé, en ce printemps de 1968.

— Tu y crois vraiment ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. Puis elle lui montra, juste à côté, une autre inscription, également peinte de ces mêmes lettres rouges, entre deux affiches :

« **Il est interdit d'interdire.** »

— Alors, on ne risque rien ! ajouta-t-elle en riant.

— Chiche ! On en reparle plus tard à l'assemblée permanente dans l'amphi. Je file imprimer d'autres affiches.

C'est ainsi qu'ils se rencontrèrent. Et sans le savoir encore, ils allaient passer les soixante années suivantes à marcher côte à côte, fidèles à une idée née ce jour-là sur un mur de mai.

Le lendemain matin, alors qu'elle s'approchait de la porte de l'amphithéâtre, elle s'arrêta un instant. Sur le panneau de bois, quelqu'un avait écrit à la craie :

ASSEMBLÉE PERMANENTE

À l'intérieur, une chorale improvisée digne des chœurs de l'Armée rouge reprenait haut et fort le chant des partisans italiens.

« *Bella Ciao* »

Elle entra enfin. Il était debout une guitare folk en bandoulière, accompagnant une bonne centaine d'étudiants qui chantaient, droits et fiers, la main sur le cœur.

À la fin du chant, un tonnerre de cris et d'applaudissements explosa.

En la voyant devant les portes battantes, son cœur tapa encore plus fort. Il sauta de l'estrade et la rejoignit.

— Bonjour vous, c'est cool que tu sois venue !

Leurs regards brillaient déjà à l'unisson. Elle n'eut pas le temps de répondre. Déjà il déployait une carte routière « *Michelin* » de la France, contre le mur.

— Regarde, nous avons discuté toute la nuit et c'est décidé. Avant de partir à la conquête du monde, nous allons parcourir la vieille France. Nous ne voulons plus de leur modèle patriarcal !

Le papier se repliait sur lui-même, elle posa la main sur un coin pour l'empêcher de se refermer. Elle se pencha sur la carte, amusée.

— Toute la France ?

Il haussa les épaules.

— Pour commencer.

Elle sourit.

— Et si on se perd ?

Il eut ce rire bruyant des garçons qui croient encore l'avenir assez vaste pour accueillir tous leurs rêves.

— Ce sera déjà une manière d'être libres.

Ils partirent quelques jours plus tard.

La vieille « *AMI 6 Citroën* » empruntée à un camarade ronronnait doucement sur les départementales. Les banquettes étaient imprégnées d'une odeur de « *Gauloises* » froides et auréolées de taches de café, entre autres. Entre les sièges, la carte « *Michelin* » se couvrait de petits cercles au stylo bleu. Les routes n'étaient pas seulement des routes, elles ressemblaient à des échappées belles.

On s'arrêtait sur un coup de tête dans un village, sur un marché, au bord d'une rivière, devant un café enfumé où un transistor crachotait « *Brassens ou Barbara* ». Parfois on dormait dans une auberge de jeunesse improbable.

Parfois sous la toile d'une vieille tente « *Canadienne* » qui sentait l'herbe mouillée et les lendemains incertains.

La France leur apparaissait immense, ouverte, presque neuve.

Ils parlaient de tout. De politique, bien sûr. De poésie aussi. De musique. Des livres qu'il faudrait écrire ou lire avant de mourir. Des couples qui s'étouffaient. Des familles qui s'usaient à force de reproduire les mêmes rôles. Du désir de vivre autrement.

Et parfois ils parlaient de l'avenir aussi. Sans trop s'y attarder. Ils roulaient beaucoup, parlaient encore plus.

Le soir, ils déplaient leur carte sur le capot de la voiture ou sur une table de bistrot. Elle suivait une route avec l'ongle. Il inventait des détours.

— Et

là

— Là

aussi.

— Et

après ?

— Après, on verra.

C'était souvent leur façon d'aimer le monde : sans trop vouloir s'enfermer. Ils comprenaient peu à peu une chose simple :

Ce n'était pas tant la route qui comptait que la personne avec qui on la partage.

Avec la sensation étrange d'ajouter un morceau de réel à leurs rêves. Partout où ils passaient, les gens semblaient déjà les connaître.

Dans les cafés enfumés, les serveuses disaient simplement :

— Vous deux, vous prenez quoi ?

Dans les auberges, on posait une seule clé sur le comptoir avec ce sourire entendu des gens qui pensent avoir compris.

Au marché, une marchande leur lança un jour :

— C'est beau, un couple de tourtereaux.

Ils échangèrent un regard amusé.

Avec le temps, ils avaient cessé d'expliquer leur histoire. Les gens préféraient imaginer la leur, et, au fond, cela leur allait très bien.

Au fil des années soixante-dix, les cartes se mirent à s'accumuler dans un tiroir de buffet :

La France, l'Espagne, l'Italie, un morceau de côte bretonne cornée par le sel, une route des Cévennes tachée de vin rouge. Les vinyles aussi s'empilaient, près de la fenêtre : *Janis Joplin, Ferré, Joan Baez*, quelques disques italiens achetés à Gênes, un 33 tours rayé qu'ils écoutaient quand même jusqu'au bout.

Leurs amis plutôt taquins, commentaient souvent :

— Vous deux, vous ne vous quittez jamais.

Ils échangeaient un regard complice. Là encore, c'était plus simple de laisser dire. Le monde aimait tellement ranger les choses.

Les soirées finissaient tard autour d'une table encombrée de verres, de livres et de cartes ouvertes. On refaisait le monde. Comme autrefois.

Puis vinrent les années quatre-vingt.

Le temps des grandes déclarations laissa place à celui des loyers, des boulots, des réveils trop matinaux et des compromis nécessaires. Le monde ne s'était pas laissé réinventer aussi facilement que cela.

Il avait tout de même été happé par les habitudes. Le bureau, les dossiers, les horaires. Une vie à la façade propre. Sur le coin d'une table, un « *Minitel* » beige

clignotait parfois comme un petit insecte annonciateur du futur. Dans un tiroir, les vieilles cartes routières demeuraient, soigneusement pliées, comme si elles attendaient une seconde jeunesse.

Ils continuaient pourtant d'avancer côte à côte.

Il y eut des déménagements. Des cartons. Des plantes vertes qui survivaient mal. Des bibliothèques branlantes. Des jours ordinaires. Des dimanches. Des lessives. Des fous rires. Des portes qu'on claquait parfois. Des réconciliations sans grand discours autour d'un café ou d'un reste de quiche. Des photos floues prises au bord de la mer. Des vacances en Normandie, dans le Sud, parfois plus loin, quand l'argent le permettait.

Leurs proches évoquaient souvent leur solidité avec une admiration douce.

— Vous tenez bien, tous les deux.

Ils souriaient.

Au salon, une carte de l'Europe remplaçait parfois celle de France. Sur les bords, au crayon gris, ils notaient des dates, des noms de lieux, des souvenirs minuscules que personne d'autre ne pouvait comprendre.

1983 : Gênes, pluie fine, chambre jaune.

1985 : Berlin, tempête, fou rire.

1987 : Barcelone, trop chaud, melon immangeable.

Ils avaient leurs codes comme d'autres ont leurs serments.

Il y eut aussi, au tournant des années, ce moment étrange où l'on se voit changer sans s'en apercevoir vraiment. Dans un miroir, un matin, une fatigue plus installée. Sur une photo, une mèche blanche. La vie avançait sans demander son avis à personne.

Un soir, alors qu'un disque tournait doucement pendant qu'ils débarrassaient la table, elle s'arrêta un instant.

— Tu crois qu'on tient notre promesse ?

Il leva les yeux.

— Laquelle ?

Elle sourit.

— Celle du mur.

Il la regarda un peu plus longtemps que d'habitude.

— On fait de notre mieux.

Elle reprit les assiettes comme si de rien n'était. Dans leur langue à eux, c'était déjà beaucoup.

Les enfants étaient arrivés dans leurs vies. Ils couraient de l'un à l'autre avec la même confiance. On les emmenait au parc, à la mer, au cinéma. Ils grandissaient autour d'eux comme poussent les arbres dans une clairière. Naturellement, sans se demander d'où étaient venues les graines...

D'autres dimanches, il déplaçait parfois une carte de randonnée sur la table.

— On va où ?

— Là où il reste un peu d'air.

Et cela semblait souvent bien loin.

Les années quatre-vingt-dix arrivèrent avec leurs écrans cathodiques, leurs téléphones portables gros comme des briques. Et leurs promesses d'un monde désormais connecté.

Ils regardèrent, comme tant d'autres, les images de Berlin. Des gens dansaient sur des pierres qu'on croyait éternelles.

— Tu vois, dit-elle, même les murs finissent par céder.

— Oui, répondit-il. Mais certains tiennent bon plus longtemps qu'on ne croit.

Elle ne sut jamais s'il parlait du monde ou d'autre chose.

Leurs enfants grandissaient. Ils avaient leurs colères, leurs enthousiasmes, leurs musiques à eux, leurs premiers amours, leurs départs aussi. On apprenait à les laisser partir comme on apprend à vieillir : sans le vouloir tout à fait, mais sans pouvoir faire autrement.

Dans la voiture, la grande carte d'Europe restait souvent dépliée sur les genoux pendant que l'un conduisait et que l'autre cherchait la sortie d'autoroute manquée. Plus d'une fois, ils se perdirent exprès. Cela les amusait encore.

— Là, tu vois, on aurait dû tourner.

— Peut-être. Mais ce n'est pas si mal ici.

C'était vrai des routes. C'était vrai de presque tout.

Autour d'eux, beaucoup se séparaient. D'autres s'usaient à force d'avoir voulu durer pour de mauvaises raisons. On les regardait souvent comme une anomalie heureuse.

— Quel est votre secret ?

Ils répondaient par un rire, une pirouette, un mot de travers.

Le secret, sans doute, tenait justement à ce qu'ils voulaient croire possible, un autrement. Ils s'étaient contentés de le vivre. Cela suffisait largement à intriguer les autres.

Une nuit d'été, alors que la maison s'était enfin tue après une fête de famille, ils restèrent assis dehors, sous une guirlande électrique qui bourdonnait faiblement.

— Tu te rends compte ? dit-il. On devient les vieux des autres.

Elle éclata de rire.

— Pas encore. Nous sommes juste des jeunes de 68 avec un peu plus de fatigue dans les genoux.

Il la regarda rire et pensa, comme tant d'autres fois, qu'il valait mieux ne rien dire. Parce que certains mots, une fois prononcés, referment davantage qu'ils n'ouvrent.

Le nouveau siècle arriva sans fanfare. Il se glissa dans leurs vies avec l'Euro, encore plus d'Internet, de courriels, les GPS, les téléphones intelligents, les mots de passe qu'on oublie, les photos qu'on ne fait plus développer. Les cartes papier semblaient avoir perdu la partie. Pourtant, dans le buffet du salon, elles continuaient à dormir, pliées dans leur patient silence.

Un été, alors qu'ils cherchaient la route d'une petite crique vendéenne, le GPS tomba en panne. Il pesta contre la machine. Elle éclata de rire.

— Attends.

Elle ouvrit la boîte à gants et en sortit une vieille carte de la côte atlantique.

— Tu l'avais gardée ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Tu gardes donc tout.

— Seulement ce qui me paraît essentiel.

Ils la déplièrent sur le capot brûlant de la voiture comme avant. Le vent essayait déjà d'en soulever les coins. Il posa sa main sur un bord. Elle sur l'autre. Un instant, ils restèrent ainsi sans parler, penchés sur le papier froissé, comme deux jeunes gens qui n'en avaient toujours pas fini de vouloir se perdre autrement.

Les années, entre-temps, avaient lissé leurs gestes sans effacer leur allant intérieur. Ils marchaient plus lentement, mais toujours du même pas. On les invitait moins à danser qu'à raconter. On ne leur demandait plus ce qu'ils feraient plus tard, mais comment ils avaient fait pour traverser tout cela sans se quitter.

Ils répondaient en général :

— En continuant.

Cela paraissait suffisant. Et sans doute l'était-ce.

Puis vinrent les petits-enfants, les rendez-vous médicaux qui se multiplient, les lunettes qu'on cherche partout alors qu'elles sont sur la tête, les anniversaires où l'on ne compte plus vraiment, les premières absences aussi. Des visages aimés s'éloignaient. Des amis de jeunesse qui commençaient à partir. Dans les enterrements, on se retrouvait davantage à tenter de se reconnaître qu'à se présenter.

Le monde, lui, s'agitait désormais sur des écrans. On pouvait se parler à l'autre bout de la planète en quelques secondes, mais tant de gens semblaient incapables de se regarder vraiment dans une même pièce. Cela les faisait sourire parfois, mais les attristait plus souvent.

— Nous voulions tout réinventer, dit-elle un jour.

— Et alors ?

— Alors, regarde... on a surtout inventé de nouvelles façons de se manquer.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Pas tous.

Elle tourna vers lui un visage apaisé.

— Non. Pas tous.

Le temps finit par les conduire une dernière fois au même endroit.

Le même Ehpad, d'abord choisi presque à la légère, comme ils choisissaient, autrefois une auberge de jeunesse sans savoir ce qu'on y vivra vraiment. Il y avait un petit jardin à l'arrière, deux bancs, un tilleul et des allées bien sages. Les après-midis sentaient souvent le linge propre, la soupe et le passé qu'on remue doucement.

Les soignantes les regardaient avec une tendresse amusée.

— Ils sont touchants, ces deux-là.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

Ils se contentaient de sourire. À leur âge, reprendre les gens leur paraissait une fatigue inutile. Ils avaient chacun leur chambre, sur le même couloir. Cela surprit un jour une nouvelle aide-soignante.

— Ah bon ? Vous ne dormez pas ensemble ?

Ils échangèrent un regard tout aussi ancien que complice.

— Nous avons toujours eu nos habitudes, dit-elle simplement.

Elle n'insista pas. Dans ces lieux, chacun portait assez de mystères pour qu'on n'ajoute pas les curiosités des bien-portants.

Leur petit monde s'était rétréci, mais pas leur complicité. Il venait la chercher pour descendre au jardin. Ils se disputaient gentiment sur la température du thé, sur la manière de plier une couverture, sur le fait qu'il continuait à vouloir bricoler ses souvenirs comme autrefois ses itinéraires. Certains après-midis, ils rejouaient leurs voyages en ouvrant une boîte en carton où dormaient encore, pliées, les anciennes cartes.

La France jaunie. L'Italie déchirée dans un coin. L'Europe annotée d'une écriture plus ferme qu'aujourd'hui. Une carte postale de Florence. Un plan de métro parisien chiffonné.

Et même une photo un peu floue d'un mur de mai.

Leurs enfants venaient leur rendre visite à des jours différents. Les petits-enfants aussi, parfois pressés, parfois tendres, parfois simplement de passage, comme le sont les vies quand elles regardent vers l'avant.

Un dimanche, la plus jeune des petites-filles de l'un demanda en voyant les photos étalées :

— C'était Papi et Mamie quand ils étaient jeunes ?

Il y eut un léger flottement, aussitôt rattrapé par un sourire.

— C'était nous, répondit-elle.

L'enfant parut satisfaite de cette réponse qui, après tout, valait bien de fausses vérités.

Ils vécurent encore ainsi plusieurs mois. Peut-être deux ans. Peut-être davantage. À cet âge-là, le temps ne se compte plus avec la même exactitude.

Il se mesure plutôt à la qualité des jours où l'on reconnaît encore les visages et à la douceur de ceux qui vous tiennent la main sans vous posséder.

Puis vint cette fin d'après-midi d'octobre, douce comme un reste d'été. La lumière tombait bas sur les murs de sa chambre. Une aide-soignante avait ouvert la fenêtre un peu plus tôt. On entendait au loin un poste de télévision trop fort, une toux, puis de nouveau le calme.

Il était assis près d'elle.

Sur ses genoux reposait une vieille carte routière de la France, si usée qu'on aurait dit un tissu fatigué. Les plis blanchis menaçaient de rompre. Elle posa la main dessus avec une délicatesse presque maternelle.

— Elle a bien vécu, dit-elle.

— Nous aussi.

Ils restèrent un moment silencieux. Le temps, maintenant, n'avait plus besoin d'être rempli à tout prix. Il désigna du doigt un coin de la carte.

— Regarde... là, c'était notre premier détour.

Elle se pencha.

— Non. Là, c'était où tu t'es obstiné à suivre une route barrée.

— J'aimais bien les routes barrées.

— Je sais.

Il eut un petit rire. Puis son visage changea imperceptiblement, comme si une fatigue plus ancienne venait enfin s'asseoir à côté de lui.

— Tu sais... il y a quelque chose que je...

Elle leva les yeux vers lui. Ils étaient clairs, très vieux, mais encore traversés par cette même lueur têtue des commencements.

— Ne fais pas ça, dit-elle doucement.

— Quoi ?

— Arriver trop tard avec des mots qui ont eu toute une vie pour venir.

Il baissa les yeux.

— Je crois que je t'ai...

Elle lui posa la main sur le poignet.

— Je sais.

Il resta immobile.

— Depuis quand ?

Elle eut un sourire presque enfantin.

— Depuis mai.

Il releva lentement la tête.

— Moi aussi, dit-il.

— Je sais.

Ils se regardèrent comme on regarde un paysage enfin dégagé après des décennies de brume légère. Rien d'explosif. Rien de tragique. Seulement une évidence très ancienne, qui n'avait plus besoin de conquérir quoi que ce soit.

— Nous aurions pu... murmura-t-il.

Elle hocha la tête.

Oui, bien sûr. Ils auraient pu.

La vie leur en avait mille fois fourni l'occasion. La jeunesse. Les voyages. Les nuits trop longues. Les enfants endormis dans des maisons différentes. Les départs manqués. Les retours inespérés. Les chambres d'hôtel. Les disputes. Les joies. Les lassitudes. Les failles du réel par où s'engouffrent parfois les aveux trop longtemps retenus.

Ils avaient toujours su. L'un chez l'autre. L'un de l'autre.

Mais, plus forte encore que cette tentation douce, il y avait eu cette idée née devant un mur de 68. Cette intuition presque folle qu'un homme et une femme pouvaient partager bien davantage qu'une simple attirance, sans rien céder de la force de leur lien à l'habitude des corps, aux étiquettes sociales, ni au besoin rassurant des cases. Ils avaient voulu l'éprouver jusqu'au bout. Non pour donner une leçon au monde. Le monde n'écoute jamais si longtemps. Mais pour rester fidèles à ce qu'ils avaient voulu jeunes : une autre manière d'aimer, sans possession, sans mensonge, sans réduction.

Le silence s'installa entre eux avec la gravité paisible des choses enfin regardées. Elle caressa du bout des doigts la vieille carte posée sur leurs genoux.

Très doucement, comme on déplie un souvenir sans vouloir l'abîmer, elle déplia le silence entre eux comme une carte ancienne, et soudain, chaque mot non-dit est devenu une île où ils auraient pu naufrager ensemble.

Il ferma les yeux un instant.

— On nous aura vraiment pris pour un couple toute notre vie.

Elle eut un léger rire.

— C'était plus simple.

— Et maintenant ?

Elle tourna vers lui ce visage que le temps avait tant changé et qu'il aurait reconnu entre mille.

— Maintenant, ça l'est encore.

Il sourit.

Au-dehors, le jour baissait sur le jardin trop sage de l'EHPAD. Sous le tilleul, les feuilles commençaient à tomber sans bruit. On entendit dans le couloir le chariot du dîner qu'on poussait lentement, la vie qui continue même quand elle sait déjà qu'elle s'approche du bord.

Il posa sa main sur la sienne.

— Tu regrettes ?

Elle réfléchit un instant, sincèrement.

— Non. Et toi ?

— Non plus.

Il y eut entre eux ce calme très rare qu'atteignent parfois les êtres lorsqu'ils n'ont plus besoin ni de convaincre ni de se défendre.

— Finalement, dit-elle, nous avons tenu parole.

— Oui.

— C'était donc possible.

Il regarda la carte encore ouverte. Ses routes. Ses détours. Ses plis. Ses déchirures. Ses marges blanches aussi.

— Oui, répondit-il. Mais ce n'était pas la seule vie possible.

— Je sais.

Elle referma délicatement la carte.

— C'est pour cela qu'elle était belle.

Le soir entra tout à fait dans la chambre. Et tandis qu'ils restaient là, main dans la main, sans rien vouloir n'ajouter, on aurait pu croire encore à un vieux couple amoureux. Peut-être l'étaient-ils d'une certaine façon. Peut-être bien davantage que beaucoup d'autres.

Mais eux seuls savaient quelle promesse les avait tenus si longtemps debout côte à côte.

Sous les pavés, il y avait peut-être la plage. Sous leur silence, il y avait eu tout un archipel.

Et pourtant, jusqu'au bout, ils avaient choisi d'éviter tout naufrage.

PascalN ©

« Histoires vraies... ou presque »

Note d'auteur : Pascal Nicod alias « PascalN » est l'auteur et seul propriétaire de ce texte « manuscrit » et de tous les droits qui en résultent. Il n'en autorise pas l'utilisation sous quelque forme que ce soit, sans accord préalablement écrit et signé par lui-même, ou via la notice de transparence Panodyssey qui accompagne ce texte. Les IA du logiciel Antidote et de ChatGPT ont été utilisées à seules fins de corrections orthographiques, grammaticales et typologiques. L'illustration a été créée avec IA-ChatGpt.